

TANGUY HABRAND

LE LIVRE

AU TEMPS DU

CONFINEMENT

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Ouvrage publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



L'écriture de ce livre a été soutenue par une bourse
d'aide au développement de projet littéraire
de la Scam.

Mise en page : Amélie Sepulchre
© Les Impressions Nouvelles – 2020
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Tanguy Habrand

LE LIVRE
AU TEMPS DU
CONFINEMENT

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

INTRODUCTION

Les pages qui vont suivre sont nées de trois rencontres à distance, sous le confinement, qui a débuté en Belgique le mercredi 18 mars 2020 à midi. Au début du mois d'avril, Claudine Simart, du Service Communication et Culture de mon université (Liège), m'a contacté dans la perspective de dresser un bref état des lieux de l'industrie du livre au temps du Covid-19. Cette réflexion, qui a pris la forme d'un entretien, a modifié ma perception du confinement, dont les premiers jours avaient oscillé entre lecture compulsive de la presse et cynisme sur les réseaux sociaux. Le dispositif venait en quelque sorte autoriser une parole construite sur des événements que je m'étais contenté de subir jusqu'alors.

Le 10 avril, une journaliste de *Libération* qui avait lu cet entretien, Frédérique Roussel, m'a demandé à son tour de répondre à quelques questions. Je disposais du week-end de Pâques pour rendre ma copie, sur différents aspects qui donneraient une portée élargie au phénomène. Le papier ne verrait finalement le jour

que deux semaines plus tard. Dans l'intervalle, j'avais envoyé ma contribution à Benoît Peeters, directeur des Impressions Nouvelles où je suis en charge de la collection Espace Nord et, avec Dick Tomasovic, de La Fabrique des Héros. Nous avons pris l'habitude d'échanger des informations à caractère éditorial, afin de se repérer au mieux dans la crise du livre que nous vivions de l'intérieur. Après avoir pris le temps de lire ces pages, Benoît Peeters m'a invité à développer mes observations dans un texte plus long, qui prendrait la forme d'un petit essai. Ce projet est devenu mon carnet de confinement.

Dès le départ, ce travail n'a pas eu pour objectif de faire la chronique de la vie du livre confiné, mais d'analyser le fonctionnement de l'industrie du livre à l'arrêt. Si la chaîne du livre a provisoirement cessé de tourner pendant deux mois au moins, elle n'est pas tombée en léthargie. La chaîne du livre s'est adaptée au confinement. Elle s'est reconfigurée et parfois déplacée. Ses terrains d'élection ont été le théâtre d'une activité intense, que ce soit au travers d'actions, individuelles et collectives, ou de discours critiques. Auteurs, éditeurs, imprimeurs, distributeurs, diffuseurs, libraires, bibliothécaires et lecteurs ont été à l'origine de stratégies de survie, constructives ou désespérées, qui ne sont pas réductibles à la poétique de l'effondrement que les collapsologues voudraient ériger en théorie. Pour beaucoup, il ne s'est pas agi de parier sur la fin de

la civilisation thermo-industrielle, mais de réagir avec pragmatisme aux menaces qui pesaient sur l'exercice de leur profession.

En dépit du traumatisme indéniable que la période – dans son surgissement comme dans ses répercussions sociales et économiques – aura inscrit dans nos vies, le monde du livre n'a pas été débarrassé de ses luttes internes, de ses principes, et des luttes menées au nom de ses principes. C'est à ce jeu d'interactions et aux conflits de valeurs qui en découlent que je me suis consacré. La pandémie du Covid-19 aura au moins eu cette vertu, dans les activités du monde social, de se poser en *analyste institutionnel*, élément construit ou naturel ayant pour particularité de « mettre à jour le réel », d'« obliger la structure de l'institution à se mettre à nu¹ ». Qu'il s'agisse du caractère essentiel ou non du livre et de ses implications, de la vente en ligne, de l'édition numérique, de la surproduction éditoriale, de la place de l'édition indépendante ou encore de l'aide publique au secteur, les acteurs placés en état d'urgence ont été conduits par la force des choses à exacerber leurs positions, à faire face à leurs propres contradictions et, ce faisant, à se dévoiler.

Au lieu de nous plonger dans un monde au ralenti, le confinement n'a eu de cesse de nous proposer une vision accélérée du monde. Avec le temps, les enquêtes de terrain et les études à caractère historique reviendront assurément sur cette période dont il est encore

impossible de prendre toute la mesure. Il n'en est pas moins intéressant de se risquer dès aujourd'hui à l'analyse dans une double hypothèse. Hypothèse qu'il existe, d'une part, un regard de l'instant et de l'intérieur dont les formes ne pourront plus être reproduites à l'avenir. Hypothèse qu'il convient, d'autre part, de se saisir dès maintenant de la question pour prendre part aux transformations qui se préparent.

Sans un travail d'action et de réflexion, il est fort probable que l'industrie du livre de demain ne fera qu'accentuer les disparités d'avant. Ce ne sera pas plus la fin du monde du livre que les fois précédentes, mais il faudra vivre avec le regret d'être passé à côté de quelque chose.

CHAPITRE PREMIER

LE LIVRE EST UN PRODUIT COMME LES AUTRES

Au début du mois de mars, l'entrée en quarantaine de l'Italie a jeté un froid sur les pays européens. Les mesures qui avaient été décrétées en Chine pour enrayer la propagation du Covid-19 ont cessé d'être un particularisme asiatique. En l'espace de quelques jours, l'Italie est devenue le laboratoire de l'Europe, son avenir à court terme, comme l'Europe serait bientôt celui des États-Unis. Après un secteur de la province de Lodi en Lombardie le 21 février, le Nord puis l'entièreté de l'Italie ont été soumis à des mesures d'urgence le 8 et le 10 mars. Tel que défini le lendemain par le premier ministre Giuseppe Conte, le confinement y a impliqué, entre autres dispositions, la fermeture des commerces à l'exception de ceux qui relevaient du secteur de la santé et de l'alimentation. Une annonce douloureuse pour le secteur de la librairie italienne, frappé depuis quelques années par des centaines

de disparitions d'enseignes² et qui venait tout juste, à la fin du mois de février, d'adopter sa propre version de la loi Lang en réduisant de 15 à 5 % le rabais maximum autorisé sur le prix des nouveautés³.

Pour les professionnels du reste de l'Europe, le scénario d'une paralysie des commerces de livres n'a pas mis longtemps à être pris au sérieux. Il est devenu réalité le 17 mars en France, le 18 mars en Belgique. Bien qu'elle ait été de loin le phénomène le plus lourd de conséquences, l'interdiction d'accès aux librairies n'était cependant pas le premier coup porté à l'industrie du livre. En témoigne la couverture de *Livres Hebdo* du 6 mars, illustrée d'une lectrice portant un masque de protection et titrée : « Coronavirus : le livre contaminé ». Si ce numéro se faisait le relai d'un foyer de contagion dans la chaîne, c'est qu'une vague d'annulations et de reports avait déjà frappé les foires et salons d'hiver : Paris, Bologne, Leipzig et Londres. Il n'y a guère que la Foire du Livre de Bruxelles qui se soit déroulée comme si de rien n'était ou presque, entre le 5 et le 8 mars, dans des circonstances pour le moins discutables.

Au milieu des discours économiques et sanitaires, un débat que personne n'avait vu venir s'est fait jour au sein de la communauté des professionnels et des lecteurs. En excluant le livre de la liste des produits et services à caractère essentiel, les gouvernements

conseillés par des comités d'experts s'étaient en effet attaqués à l'une des croyances les plus enracinées dans le monde du livre. Personne ne remettait en cause la nécessité de s'alimenter et de se soigner, mais fallait-il se résoudre à ce que le livre, la littérature, ne puisse plus désormais nourrir l'esprit ni réparer les vivants⁴ ? Telle a été la première mise à nu opérée par la crise du coronavirus, qui a fait s'entrechoquer les représentations de la culture et contribué à orienter les actions des uns et des autres sous le confinement.

Vues par certains comme une dénégation du caractère essentiel du livre, les mesures de confinement paraissaient bafouer des convictions savantes ou populaires, de même que le postulat sur lequel se fondait toute la politique de la culture depuis André Malraux : l'exception culturelle. L'exception du livre, en l'occurrence, consacrée par Jack Lang sous Mitterrand, dont le principe s'énonçait déjà en 1976 dans la célèbre déclaration de Valéry Giscard d'Estaing : « Le livre n'est pas un produit comme les autres ; il est un bien culturel et nombreuses sont les librairies qui constituent des lieux privilégiés de rayonnement intellectuel⁵. » Loin de faire jurisprudence, le paradigme de l'exception culturelle semblait avoir été oublié dans la gestion de la crise, et le livre en sortir doublement affaibli. Non seulement le livre perdait de sa dignité, relégué au statut de simple produit comme les autres, mais ce statut même de produit lui était retiré, dès lors que d'autres

commerces continueraient à ouvrir leurs portes. Un sous-produit non-essentiel, voilà la définition du livre que certains ont cru découvrir dans l'Arrêté du 14 mars 2020 encadrant le confinement, lorsque ce texte posait :

qu'il y a lieu de fermer les lieux accueillant du public *non indispensables à la vie de la Nation* tels que les cinémas, bars ou discothèques ; qu'il en va de même des commerces à l'exception de ceux présentant un *caractère indispensable* comme les commerces alimentaires, pharmacies, banques, stations-services ou de distribution de la presse ; que compte tenu de leur contribution à la vie de la Nation, les services publics resteront ouverts y compris ceux assurant les services de transport [...].

Le discours d'Emmanuel Macron du 16 mars a semé le doute dans les esprits. Semblant renouer avec la tradition des chefs d'État lettrés, le Président y exhortait les citoyens à retrouver le goût des choses simples, une expérience de retour sur soi qui passerait en premier lieu par la lecture : « Lisez. Retrouvez aussi ce sens de l'essentiel. Je pense que c'est important dans les moments que nous vivons. La culture, l'éducation, le sens des choses est important. » Des mots qui tranchaient avec l'austérité et le productivisme auxquels Macron avait habitué les Français. Cet éloge de la lecture en confinement n'en traçait pas moins une ligne

de partage entre les réalités considérées : ce n'était pas le livre, mais seulement l'accès au livre, dont la nécessité devait être réévaluée sous le confinement.

Cette distinction a-t-elle permis de mieux penser les choses? La veille, Bernard Pivot interpellait sur Twitter : « Monsieur le Premier ministre [Édouard Philippe], vous qui avez écrit et publié un livre où vous faites l'éloge de la lecture, ne fermez pas les librairies. Elles sont indispensables à la santé intellectuelle, morale et récréative du pays. » Des semaines plus tard, face à ce qui s'apparentait à une double contrainte pour certains, la colère était intacte. Et ne se limitait pas à la France, ni au livre, bien qu'il en ait été le champion. Ce n'était là qu'un petit bout du débat mondial sur la barrière mobile de l'essentiel, dont la position dépendait aussi de spécificités culturelles, de pratiques perçues comme telles : pourquoi autoriser la vente de frites en Belgique, de vin en France, de vélos en Allemagne, de drogues aux Pays-Bas, demandait le *Washington Post* à la mi-mars⁶? Aux États-Unis, déplorait un journaliste de *Foreign Affairs* acquis à la cause française, les Américains s'inquiétaient juste de savoir s'ils pourraient acheter des armes à feu⁷. Vision hautement stéréotypée de la Vieille Europe et du Nouveau Continent, que les lecteurs et les professionnels américains ont aussitôt démentie. Ainsi de Wendy Paris, journaliste américaine et autrice de livres sur la vie de couple du mariage au divorce,

s'indignant de l'accès plus facile à de la marijuana qu'à des livres à Los Angeles⁸. Ainsi aussi et surtout de la campagne lancée le 20 avril par le magazine *Publishers Weekly*, équivalent de *Livres Hebdo*, autour du hashtag #BooksAreEssential. Les lecteurs étaient invités à se photographier avec un livre ouvert en guise de masque. Pour le rédacteur en chef, Jim Milliot, il s'agissait de soutenir l'industrie du livre ébranlée par la fermeture des librairies, alors que tous – personnel hospitalier, parents à la maison, travailleurs licenciés ou en chômage technique, personnes en quête de sens sous le confinement –, n'avaient jamais eu autant besoin de livres : « *Yes, books are essential to my life* ». »

Qu'il émane d'auteurs, d'éditeurs, de lecteurs ou de politiques, l'appel à la réhabilitation du livre se confondait avec la réouverture des librairies. Or la profession était divisée. C'est ainsi que le 19 mars, après que Bruno Le Maire, ministre de l'Économie et des Finances, écrivain à ses heures comme Édouard Philippe, avait déclaré avec conviction sur France Inter que « les librairies sont effectivement un commerce de première nécessité¹⁰ », la réaction des libraires ne s'était pas fait attendre. D'où le tweet apaisant, le jour même, du ministre de la Culture Franck Riester : « Fermer boutique est pour eux un déchirement. Je tiens à saluer leur sens des responsabilités et de la solidarité face à la crise sanitaire qui nous

frappe. » Depuis le début du confinement en effet, les libraires avaient fait l'objet d'une rare pression, pris en tenaille entre ceux qui voulaient publier, ceux qui voulaient lire, et ceux qui étaient mandatés pour concilier ces attentes. Même les commentateurs avaient parfois réussi à heurter la sensibilité de la profession, à l'image du sociologue Claude Poissenot (IUT Métiers du livre de Nancy), qui se demandait dans un billet de blog où pouvaient bien être passés les libraires :

Cette liste de l'actualité de la lecture de livres est loin d'être exhaustive mais elle suffit à s'étonner de l'absence des libraires. Comment comprendre ce paradoxe d'une situation qui appelle la demande de livres et l'absence des acteurs d'une grande partie de la chaîne? Non seulement les librairies sont fermées mais elles n'offrent aucune alternative de livraison. [...] Comment les libraires et les acteurs de la chaîne du livre tous attachés à cet objet physique et au monde qui l'a porté, peuvent-ils laisser un tel champ libre à ce concurrent [Amazon]? Le monde du numérique n'en demandait pas tant... À ne pas défendre pratiquement une vision du monde, *les clients fidèles pourraient finir par douter de la foi de ceux qui s'en disent porteurs*¹¹.

Dans ce contexte de culpabilisation grandissante, c'est sans doute Jeanne Marchiset, de L'Attrape Plume à Dorlisheim (Strasbourg), qui a le mieux résumé